

cadavre à sa dernière demeure ; le concierge avertissant en sifflant les fossoyeurs de l'arrivée d'une pratique.

Le cimetière était désert ; seulement quelques couples, à demi-cachés par le brouillard, glissaient dans le lointain comme des ombres. C'étaient des amans qui étaient venus chez les morts chercher la solitude ; ils folâtraient, riaient, parlaient d'amour sur un sol pavé d'ossements.

L'on a fait d'une tombe, un parterre ; pourquoi s'étonner que des cœurs frivoles n'y cherchent que du plaisir et des fleurs ?

Je gravis à pas lents la colline de la chapelle. Parvenu au sommet, je m'assis sur un tombeau. Là, je promettais un long regard autour de moi.

Le cimetière, Paris, la campagne, tout était enveloppé d'un immense crêpe de vapeur. Les brouillards, bas et pesans, rasaient la terre. Sous mes pieds, je voyais les frimas ; sur ma tête, un ciel sans nuage étendait sa robe bleue, et le sommet de la montagne était doré par les rayons d'un soleil pâle et sans chaleur. L'orgueilleux Paris était en seveli et entier. Comme les morts qui gisaient autour de moi, il semblait dormir dans un linceuil. Le brouillard roulait sur ses toits comme une mer boueuse, et la colonne d'Anserlitz, surmontée de son drapeau tricolore, s'élevait comme un mâât de bronze sur cet océan de nuages.

Il y avait quelque chose de sublime et de funèbre dans cette création nouvelle entre la terre et les cieux, dans cet univers sans habitans. Je me voyais, environné par le néant, et des pensées tristes et délicieuses se succédaient dans mon esprit.

Un bruyant éclat de rire me tira brusquement de cette situation pleine de charmes. Mon attendrissement fit place à l'indignation. Je me dirigeai, plein de colère du côté d'où partait le bruit...

C'était de l'une des parties les plus reculées du cimetière, de l'une de ses nombreuses vallées. Une femme était là, seule, assise sur une pierre tumulaire ; ses joues étaient pâles, creusées ; ses yeux étaient rouges et gonflés ; des larmes brillaient encore sur sa figure. Cependant c'était elle, qui avait poussé le bruyant éclat de rire ; c'était elle, car elle riait encore.

Elle me vit, elle détourna la tête, et posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres : "Chut ! chut ! tais-toi, dit-elle, comme si elle eût parlé à une personne invisible, chut ! voilà quelqu'un..."

J'approchai la pauvre femme se mit à tricoter ; sa figure devint impassible ; ses yeux restèrent baissés.

Cependant le brouillard s'était élevé ; il tombait depuis quelques minutes en pluie fine et abondante. Les vêtements de la malheureuse en étaient imbibés.

Son corps glacé se repliait sur lui-même. Une goutte d'eau pendait à chacun de ses cheveux, et ses mains, colorées d'un rouge violet, faisaient mouvoir avec peine les aiguilles de son tricot.

C'était une personnification poétique de la souffrance et de la résignation.

"Le tems est bien froid, madame, lui dis-je, pour demeurer ainsi seule en plein air. Sans doute vous attendez pour partir la personne avec laquelle vous causiez tout-à-l'heure ?"

La pauvre créature garda d'abord le silence, puis elle se leva d'un seul bond, et tendit un de ses doigts vers la terre : "Cette personne est là, me dit-elle en me montrant une tombe."

Sur la pierre étaient gravés ces mots : *A Jules Reinier mort à dix-neuf ans, sa pauvre mère.*

Hélas ! la malheureuse croyait entendre la voix de son fils lui répondant des profondeurs de son tombeau ; elle causait, riait ; elle était folle d'amour maternel et de douleur.

Je fis quelques efforts pour la tirer du cimetière ; elle me repoussa vivement : "Quitter mon pauvre Jules avant la nuit ! oh ! non, monsieur... Nous sommes si bien ensemble !... Si je le laissais seul, il s'ennuierait."

Un gardien du cimetière passa près de nous, fredonnant avec indifférence.

"Cette femme vous inquiète, monsieur, dit-il d'un ton leste et jovial. Bah ! laissez-la faire ; allez, elle en a bien vu d'autres."

— Comment cela ?

— Depuis un an que son fils est mort, elle a passé toutes ses journées sur sa tombe ; elle cause avec lui ; elle soutient qu'il lui répond... Du reste, elle porte à manger avec elle ; et les fous... ça n'a jamais froid."

La malheureuse grelotait.

Le gardien partit en fredonnant de plus belle un air de vaudeville.

Je n'eus pas le courage d'enlever la pauvre mère à la tombe de son fils. Je ne pus me résoudre à lui ôter une illusion qui la rendait heureuse ; mais je craignais pour sa santé ; je voulus du moins lui donner un surveillant.

Je courus après le gardien.

"Veillez sur elle, me dit-il, bah ! sa famille m'a déjà chargé de ce soin. Elle est riche, sa famille..."

— Alors comment se fait-il qu'elle perimette... ?

— Elle souffre ce qu'elle ne peut empêcher. Il y a six mois, on défendit à madame Reinier de venir au cimetière ; on l'enferma dans un entresol ; elle sauta par la fenêtre...

Le gardien se mit à rire en achevant ces mots. Je partis le cœur serré.

Depuis lors, j'allais voir toutes les semaines la pauvre madame Reinier.

Je la trouvais causant et tricotant toujours sur la tombe de son fils.

Hélas ! un jour vint où elle n'y était plus. Je courus après le gardien, qui chantait en se promenant au soleil :

„La pauvre mère n'est pas à son poste aujourd'hui ; ses parens l'auraient-ils renfermée ? Ne serait-elle plus folle ? „

Le gardien interrompit son couplet au milieu d'une mesure, puis il poussa un joyeux éclat de rire.

„Non, monsieur, dit-il en se frottant les mains ; elle n'est plus folle, Dieu merci... Mais c'est égal, elle viendra ce matin au cimetière „

Il tourna la tête pour jeter un regard vers la longue avenue qui conduit à la principale porte de l'enceinte funéraire.

„Tenez... la voilà „ s'écria-t-il ; et il me montrait un corbillard qui gravissait à pas lents la montagne.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, OCTOBRE ? 1837.

NOTRE LANGUE, NOS USAGES !

S'il est chez le peuple Canadien quelque chose de louable, c'est bien certainement le désir de transmettre à la génération future la religion, la langue et les usages qu'il tient de ses pères, et certes, ces usages, cette langue sont dignes d'être conservés. La langue française est universellement adoptée par tout ce qui prétend au bon ton, au bon goût, au bon genre et il n'est même pas un des habitués des "Cours de St. James et étrangères" qui ne soit fier de grasseoyer quelques mots de bienvenue à la Parisienne. Le monde littéraire lui-même ne se contente plus du langage de Shakespeare, de Milton ; il lui faut pour bien compléter et comprendre les romans anglais du jour, être familier avec les cercles de la métropole française, ses modes, ses scandales, et ses termes conventionnels.

Quant à l'hospitalité, à la politesse, aux usages français, les voyageurs les plus contraires, les amis et en faire le seul palliatif aux amères critiques dont ils se sont à l'envi disputé l'honneur de remplir les "voyages en France" les "ours sur le continent" les "regard sur nos voisins" et mille autres ouvrages plus ou moins acerbes qu'on jette à John Bull afin de le déridier et le persuader de plus en plus de sa supériorité sur ceux qu'on s'est plu jusqu'à ce jour à décrire comme des fous et des écorchés.

La bonne partie du peuple Canadien, l'habitant des campagnes mérito et reçoit les louanges de tous ceux qui vont partager la franche hospitalité, la rude bienvenue qu'il est, comme l'étaient ses pères, toujours prêt à prodiguer. Maintenant qu'une division nationale ou politique vient mettre une ligne d'exclusion entre les descendants de français et les Canadiens bretons, l'on accuse le gouvernement de vouloir éteindre la langue de la majorité, de vouloir faire disparaître tout ce qui peut rappo-